

Death by Landscape, a concert

ALIX EYNAUDI & GUESTS

Queer Eden



Lodie Kardouss
Gezien op 14 juni 2025
Budascoop, Kortrijk, in het kader van Almost Summer

Il faut imaginer une disparition : celle d'une jeune fille dans une forêt, avalée par le paysage, peut-être devenue elle-même un arbre. C'est la trame du texte de Margaret Atwood, 'Death by Landscape', mais aussi le frisson poétique qui traverse la dernière création 'Death by Landscape, a concert' d'Alix Eynaudi, née d'un travail complice avec des artistes de longue date. Une danse ouverte se tisse entre gestes, sons, formes et sens, déployant un champ infini de possibles. Son art de la mise en scène assemble avec soin ces différents médiums, plaçant le spectateur au cœur de l'équation et lui confiant la responsabilité précieuse et sérieuse de son engagement. (NL Vertaling onder)

17 JUNI 2025

Le spectacle s'ouvre sur une séquence d'absurde poétique : deux projections côte à côte sur un tulle, comme une image pour chaque œil, provoquant un léger vacillement du regard, une faille dans la perception unifiée du réel.

Ce court-métrage 'Purna Virama' (The final stop), réalisé par Ujjwal Kanishka Utkarsh, montre un homme seul, armé d'un burin et d'un marteau, démantelant un mini-bus abandonné dans une friche mécanique, probablement quelque part en Inde. Ses gestes, fonctionnels et répétitifs, révèlent un labeur brut, presque rituel.

Quand le tulle tombe, la scène s'ouvre comme un écrin feutré : un piano avec sa pianiste de dos, Han-Gyeol Lie ; une sculpture en tissu, une broderie colorée sur un rideau, un sol en diagonale, un miroir en forme de coquille Saint-Jacques, des enceintes dont l'une est ornée d'un gant unique. Chaque objet, familier, est pourtant arrangé comme dans un rêve.

Les sons de Paul Kotal (Turf + Surf, duo avec Han-Gyeol Lie) créent une ambiance enveloppante, mêlant grondements profonds et motifs mélodiques ; Chopin, Ravel, Grisey, Tamino, jusqu'à Super Mario. Ce salon musical, réinventé devient queer - non pas par son thème, mais par sa manière d'embrasser l'hétérogène, de faire dialoguer les registres, les époques et les références sans hiérarchie. Une esthétique du trouble et du déplacement, traversée d'une douce étrangeté.

Puis vient la danse, avec Hugo Le Brigand, Marie Goudot (remplaçant Cécile Tonizzo, blessée) et Alix Eynaudi. Trio, duos, solos se succèdent dans une chorégraphie précise et fluide. Chaque détail - un orteil, un regard, une respiration, même une déglutition - compose une écriture corporelle à la fois sensorielle et narrative, comme un texte muet où érotisme et humour s'entrelacent. Une main essore le vide, une bouche mord l'air, des doigts changent une ampoule invisible, et nous avançons dans une histoire qui oscille entre fantasmagorie et rituel. Ces gestes discrets, presque anodins, ont quelque chose d'incantatoire, comme une manière de documenter le quotidien à travers le prisme du sensible.

On retrouve les trois danseurs parfois, comme trois petits chats blottis dans un même panier, qui se roulent, se réchauffent et se réorganisent - ils s'amusent en étant sérieux, ou sont sérieux en s'amusant. L'union se défait, puis se refait. Le mystère reste entier.

Sa danse ne cherche pas à imposer quoi que ce soit : elle est simplement là.

Les costumes d'An Breugelmans, riches et variés, prolongent cette étrange alchimie. Ses créations s'inspirent autant du kimono satiné que de la robe médiévale à manches ballon, de la combinaison disco ou de la tunique de science-fiction. Les matières sont à la fois lourdes et légères : velours profond, tissus fluides, patchworks d'imprimés mêlant couleurs vives et tons doux. Les couches superposées et les plis révèlent de nouvelles histoires, apportant une délicatesse nouvelle à chaque mouvement.

Il y a aussi Alix Eynaudi. Sa présence est magnétique, sa lenteur sensuelle, calme et presque instinctive. Sa danse ne cherche pas à imposer quoi que ce soit : elle est simplement là. Elle insuffle un rythme, un souffle, une écoute. Chaque geste vient d'un plaisir profond, sincère et contagieux. Elle donne le ton, l'espace, la texture. Tout le spectacle en est marqué.

Les dessins phosphorescents de Cécile Tonizzo - animaux, plantes, personnages naïfs et fantastiques - sur de grands rideaux noirs, éclairés par Jan Maertens, qui a succédé à Yasemin Duru, créent une carte mentale d'un monde onirique et hypnotique, en dialogue avec la danse, les costumes et la musique.

Ce travail collectif, fruit d'une complicité ancienne, donne au spectacle une assise tranquille et une éthique sincère, loin de tout élitisme. On y ressent une valorisation généreuse et communicative des médiums et des personnes impliquées.

Vers la fin, des images du court-métrage réapparaissent, projetées au sol. Le labeur acharné et bruyant, exposé à l'écran contraste avec la lenteur codée des gestes sur scène. Partout, l'effort humain se manifeste, mais autrement : il ne s'agit plus d'une violence frontale, mais d'une résistance douce, d'un désengagement conscient des cycles d'oppression. Le plateau se transforme en

alcôve fragile, un refuge apaisant face au tumulte et à la rudesse du monde.

‘Death by Landscape, a concert’ est une échappée spatio-temporelle. Un Éden queer, non pas un retour à l’innocence, mais une invention consciente, désirante, plurielle de celle-ci. Un espace où l’humain n’est plus au centre, mais fait partie intégrante d’un écosystème mouvant, sensible et vivant, redéfinissant ainsi son rapport au travail et à la résistance. Voluptueux et poétique, ce rêve éveillé, qui ne demande qu'à recommencer, invite à faire un pas de côté. C’est dans cette délicate justesse que le politique s’incarne, par le choix courageux d’un espace libre, lent, sensuel et partagé.

NL Vertaling

Queer Eden

Stel je de verdwijning voor van een jong meisje in een bos. Het landschap verzwelgt haar tot ze misschien verandert in een boom. Dat is de rode draad in Margaret Atwoods tekst ‘Death by Landscape’. Het is ook de poëtische rilling die door Alix Eynaudi's nieuwste creatie ‘Death by Landscape, a concert’ loopt. Het werk ontstond uit als een uitwisseling met kunstenaars met wie ze al lang samenwerkt. Het verweeft in een open dans gebaren, klanken, vormen en betekenissen als een oneindig veld van mogelijkheden. Haar regie brengt die media nauwgezet samen. Ze plaatst de toeschouwers in het middelpunt van die evenwichtsoefening. Ze vertrouwt hen de grote en zware verantwoordelijkheid toe om zich in te leven.

De voorstelling opent met een sequentie van een absurde poëzie: twee projecties naast elkaar op een tule, als een beeld voor elk oog, waardoor de blik lichtjes wankelt en de uniforme perceptie van de werkelijkheid wordt verstoord.

De korte film ‘Purna Virama’ (The final stop), regie Ujjwal Kanishka Utkarsh, toont een eenzame man, die me een beitel en een hamer een verlaten minibus ontmantelt op een autokerkhof, wellicht ergens in India. Zijn functionele en repetitieve gebaren onthullen een brute, bijna rituele arbeid.

Als het scherm neerkomt laat de scène ontdekken we een fluwelen schatkist:. Pianiste Han-Gyeol Lie zit met de rug naar de zaal aan een piano. Er is een sculptuur van stof, kleurrijk borduurwerk op een gordijn, een schuine vloer, een spiegel in de vorm van een sint-jakobsschelp en luidsprekers waarvan er één versierd is met een enkele handschoen. Elk object doet vertrouwd aan, maar de compositie is die van een droom.

De klanken van Paul Kotal (Turf + Surf, duo met Han-Gyeol Lie) vormen een cocon die diepe dreunen en melodieuze motieven van Chopin, Ravel, Grisey, Tamino, tot zelfs Super Mario versmelten. Dit muzieksalon 2.0. wordt queer – niet door het thema, maar door de manier waarop het heterogeniteit omarmt en registers, tijdperken en referenties zonder hiërarchie laat dialogeren. Een esthetiek van vertroebeling en verschuiving, doordrongen van een zachte vreemdheid.

Dan komt de dans, met Hugo Le Brigand, Marie Goudot (die de geblesseerde Cécile Tonizzo vervangt) en Alix Eynaudi. Trio's, duetten en solo's volgen elkaar op in een precieze maar vloeiende choreografie. Elk detail – een teen, een blik, een ademhaling, zelfs een slikbeweging – draagt bij aan een lichaamstaal die zowel zintuiglijk als verhalend is, als een woordenloze tekst die humor en erotiek verweeft. Een hand wringt in het niets, een mond bijt in de lucht, vingers vervangen een onzichtbare gloeilamp. Zo neemt dit verhaal dat weifelt tussen fantasmagorie en ritueel ons op sleeptou. Deze onopvallende, haast onbeduidende gebaren hebben iets bezwerends, alsof ze het alledaagse

documenteren vanuit de zintuiglijke ervaring.

Soms zien we de drie dansers als drie kleine katjes in een mand. Ze nestelen zich tegen elkaar, warmen zich aan elkaar en zoeken dan een ander plekje zoeken – ze amuseren zich ondanks hun ernst, of zijn ernstig terwijl ze zich amuseren. De eenheid die ze vormen valt uit elkaar en herstelt zich dan weer. Het mysterie blijft.

Haar dans wil niets opdringen: ze is er gewoon. Ze brengt ritme, adem, een luisterend oor.

De rijke en gevarieerde kostuums van An Breugelmans versterken deze vreemde alchemie. Haar creaties zijn zowel geïnspireerd op satijnen kimono's als op middeleeuwse jurken met ballonmouwen, discopakjes of sciencefictiongewaden. De stoffen zijn tegelijk zwaar als licht: diep fluweel, soepel vallende stoffen, patchworks van prints die felle kleuren en zachte tinten combineren. De vele lagen stof met hun diepe plooien roepen nog meer verhalen op en verlenen elk gebaar een nieuwe subtiliteit.

Dan is er nog Alix Eynaudi. Haar aanwezigheid is magnetisch, haar sensualiteit traag, kalm, bijna instinctief. Haar dans wil niets opdringen: ze is er gewoon. Ze brengt ritme, adem, een luisterend oor. Al haar gebaren ontstaan uit een diep, oprecht en aanstekelijk plezier. Ze zet de toon, creëert ruimte en textuur. Dat tekent de hele voorstelling.

De fluorescente tekeningen van Cécile Tonizzo – dieren, planten, naïeve en fantastische figuren – die verschijnen op grote zwarte gordijnen dankzij het licht van Jan Maertens (die Yasemin Duru vervangt) creëren de mentale kaart van een dromerige, hypnotiserende wereld, in dialoog met dans, kostuums en muziek.

Dit collectieve werk is de vrucht van een jarenlange verwantschap die de voorstelling een soliede basis en een oprechte ethiek verleent, die ver af staat van elk elitarisme. het is een genereuze en aanstekelijke ode aan de media en de mensen die erop betrokken zijn.

Tegen het einde duiken beelden uit de kortfilm weer op, nu geprojecteerd op de vloer. Het harde en rumoerige werk op het scherm staat in scherp contrast met de gecodeerde traagheid van de handelingen op het podium. Overal is menselijke inspanning zichtbaar, maar dan op een andere manier: het gaat hier niet om frontaal geweld, maar om een zacht verzet, een bewust afstand nemen van de cycli van onderdrukking. Het podium verandert in een kwetsbare nis, een rustgevende schuilplaats voor de onrust en hardheid van de wereld.‘Death by Landscape, a concert’ is een ontsnapping uit tijd en ruimte. Een queer Eden: geen terugkeer naar de onschuld, maar een bewuste, verlangende, meervoudige uitvinding ervan. Een ruimte waar de mens niet langer centraal staat, maar deel uitmaakt van een bewegend, gevoelig en levend ecosysteem, dat zijn relatie tot werk en verzet opnieuw definieert. Deze wellustige en poëtische dagdroom, die smeekt om een nieuw begin, nodigt uit om een stap opzij te zetten. In deze delicate precisie krijgt het politieke gestalte door de moedige keuze voor een vrije, trage, sensuele en gedeelde ruimte.